

LE

PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ADMINISTRATION & RÉDACTION

rue Confort, A LYON — V. FOURNIER, Directeur.

LES ANNONCES SONT REÇUES A PARIS

Chez MM. HAVAS, LAFFITE, BULLIER et C^{ie}, 8, place de la Bourse.

ABONNEMENTS

Un an.....	7 ^f
Six mois.....	4
Trois mois.....	2



ANNONCES

	LA LIGNE
Anglaises.....	» 20 ^c
Réclames.....	» 40
Faits divers....	1 ^f »

CAUSERIE

Les annonces ont bien de la peine à s'implanter dans nos habitudes commerciales. Nous sommes, sur ce chapitre, de tout petits garçons, comparés aux Américains qui, comme commerçants, sont nos maîtres.

Je trouve à ce propos, dans un travail qui vient d'être publié sur l'Amérique, des chiffres qui donnent des éblouissements.

Savez-vous, par exemple, quel est à New-York seulement le montant annuel des annonces données au journaux ?

Il s'élève à quarante-cinq millions cinq cent mille francs !

Parmi les clients de ces journaux figure en tête M. Stewart — qui vient de mourir.

Ses dépenses annuelles en annonces s'élevaient à 2,500,000 fr. — Vous n'ignorez pas que M. Stewart dirigeait un simple magasin comme le Louvre ou les Magasins à la Ville de Lyon. Ses concurrents, moins fortunés que lui, se bornent à dépenser chacun en publicité un million à douze cent mille francs.

Nos braves commerçants français — qui seraient les premiers du monde s'ils avaient un peu d'audace — trouveront sans doute que c'est jeter l'argent par les fenêtres.

Jeter son argent par les fenêtres s'il rentre multiplié par la porte, ce n'est point un acte de folie, et M. Stewart, par exemple, s'en est fort bien trouvé, puisqu'il avait gagné une fortune de près d'un milliard, ce qui lui avait permis, quelque temps avant sa mort, d'acheter un tableau à Meissonnier pour la bagatelle de trois cent mille francs.

Une comparaison permettra de faire toucher du doigt quel écart il y a entre la publicité française et la publicité américaine.

Le *Figaro* est, je crois, le journal qui fait le plus gros chiffre d'annonces. Eh bien ! d'après son dernier compte-rendu, il a encaissé douze cent mille francs dans une année. Or, savez-vous quel est le chiffre annuel du *New-York-Herald* ? DIX MILLIONS, soit à peu près dix fois davantage.

Notez, je vous prie, que le *Times*, de Londres, encaisse chaque année un chiffre de beaucoup supérieur : ce qui prouve que les Anglais suivent l'exemple des Américains.

Toutes les tentatives d'entreprises faites en France en s'appuyant sur cette force encore un peu inconnue qu'on appelle la publicité, ont admirablement réussi. Je pourrais citer les chocolats Menier et les chocolats de la Compagnie coloniale, qui dépensent chaque année, en annonces, un million environ.

Il y a en France, en ce qui concerne les annonces, un étrange préjugé : certains commerçants croiraient se compromettre en faisant de cette façon appel au public.

Ce n'est pas là une raison : c'est simplement un préjugé, je le répète. Est-ce que les grands établissements financiers — qui se respectent — comme la Banque de France, le Comptoir d'escompte, le Crédit lyonnais, etc., etc., ne font pas perpétuellement des annonces pour faire connaître à leurs clients les avantages qu'ils leur offrent ? Est-ce que le gouvernement lui-même, lorsqu'il lance un emprunt, ne fait pas ressortir les bénéfices que récolteront ses souscripteurs ?

Raisonnons un peu, s'il vous plaît. Voilà un commerçant qui a très-habilement traité une affaire qu'il peut — en réalisant de beaux bénéfices — vendre au détail à des conditions très-avantageuses pour le public. Mais comment le public — qui est tout le monde — le saura-t-il, si on ne le lui dit pas par les annonces, qui sont l'unique moyen de relation entre le commerçant et lui.

Se respecter, pour un commerçant, c'est livrer de bons produits, et tel qui croirait se compromettre en faisant des annonces, ne se fera nul scrupule de vendre dix francs ce qui vaut cent sous : les acheteurs sont rares, en

effet, chez lui, et il faut bien qu'il se ratrape.

Car, remarquez-le, le commerçant qui attire à lui la foule par la publicité, peut, ses bénéfices se multipliant par le nombre, se contenter d'un minime écart entre son prix d'acquisition et son prix de vente. Rien n'est plus exact que cet axiome commercial, que j'ai lu, je crois, sur une tablette de chocolat : « Vendre « bon marché pour vendre beaucoup, vendre « beaucoup pour vendre bon marché. »

Il y aurait beaucoup à dire sur cette intéressante question de publicité, si mal connue par les commerçants, qui ont cependant tant d'intérêt à la connaître. Je terminerai par une dernière observation.

Si vous voulez faire de la publicité, il faut la faire résolument et carrément ; ici la timidité est un danger, car, si dès le début, les résultats n'étant pas en rapport avec vos espérances vous vous arrêtez, c'est pour le coup que vous aurez jeté votre argent par les fenêtres : la récolte n'était pas mure, et vous ferez comme un cultivateur qui, n'attendant pas l'œuvre du temps et de la saison, faucherait son blé en herbe.

LUCIEN.

CHRONIQUE MUSICALE

Glückistes et Piccinnistes

Le chef-d'œuvre de Glück, l'*Armide*, est le grand événement musical du XVIII^e siècle ; c'est elle qui donna le dernier coup aux Piccinnistes, partisans enragés de la musique à fioritures et à ariettes dont le public raffolait depuis le règne de Louis XIV. Glück arrive avec son grand style solennel et dramatique, son orchestration savante et surtout cette compréhension admirable et toute nouvelle de la passion, qu'on ignorait avant lui.

Il paraît, et voilà tout Paris bouleversé de cette fièvre allure et de cette manière magistrale. C'est un grand orgue intervenant au milieu d'un concert de violes et de hautbois. A ses accents attendris et tragiques, où pour la première fois l'âme humaine exprime dans toute leur intensité les grandes émotions du drame antique, l'auditoire s'arrête, tout ému et tout pâle ; c'est une révélation, c'est un art nouveau plus noble et plus vrai que l'autre qui surgit, c'est un astre qui se lève, énorme et flamboyant dans le firmament de la musique. La salle frissonne et frémit, et les cri-

tiques interdits se regardent avec stupeur, en entendant ces choses inouïes.

Il sembla qu'une Muse venait d'apparaître, plus grande et plus belle que toutes les autres, dans un temple splendide, au milieu des colonnades de marbre, sous les portiques blancs d'une architecture héroïque, blanche, noble et fière, en plein azur, en pleine lumière.

Ainsi éclata dans Paris la gloire de Glück, et le lendemain de la représentation d'*Iphigénie en Aulide* le nom du maître allemand était célèbre. La jeune et charmante reine de Trianon le protégeait et le patronait du reste; enthousiaste, ardente, adorable, adorée, elle avait, à plusieurs reprises, manifesté sa haute estime et son admiration pour son vieux maître de clavecin. Elle avait elle-même donné le signal des applaudissements, c'en était plus qu'il ne fallait; ce fut de l'enthousiasme et de la fureur.

Les partisans de l'ancienne école ne pouvaient naturellement pas admettre, sans révolte, cette inrtonisation éclatante de la musique de Glück. L'Italien Piccinni, voyant son soleil éclipsé, se mit sournoisement à la tête d'une opposition furibonde, et la guerre commença. Glückistes contre Piccinnistes. Satires, critiques, pamphlets, épigrammes, couplets, tout pleuvait dans cette mêlée qui dura plus de quatre ans.

Glück, impassible et convaincu, se battait à coups de chefs-d'œuvre et écrasait son adversaire par la magnificence de son art. Il donnait *Alceste*, puis *Orphée*, puis *Iphigénie en Tauride*, puis enfin cette merveille, *Armide*! Ce fut le dernier coup; cela était si beau, si grand, si noble et si charmant à la fois, que les Piccinnistes furent écrasés; le temps des petits traits et des petits airs était passé, la grande musique dramatique était née et s'imposait à l'admiration de tous.

Du mois de septembre 1777 jusqu'au 1^{er} Janvier 1778, l'Opéra donna vingt-sept représentations de l'*Armide*; la recette s'éleva pour une seule soirée à 16,095 francs, somme énorme pour l'époque.

Les notes du temps ne constatent la présence de la reine qu'à la seconde représentation, mais tout porte à croire qu'elle assistait à la première. Elle était trop ardente Glückiste et trop fanatique du maestro pour l'avoir abandonné le jour de sa grande bataille, qui, du reste, ne fut pas une victoire du premier coup.

L'*Armide* fut accueillie assez froidement. La Harpe lui-même, qui, jusque-là, avait été un chaud partisan de Glück, se déclara ouvertement contre lui; l'*Armide* parut « monotone » à cet Aristarque, et les Piccinnistes, charmés de cette recrue importante qui leur arrivait, recommencèrent avec rage leur guerre acrimonieuse et enfielée. C'était leur dernier effort, et il échoua; ils avaient contre eux, Suard, l'abbé Arnaud, Marmontel, Guinguéné et tout le public. La Harpe fut criblé d'épigrammes, Piccinni, vaincu, dut cesser le feu; dès la seconde audition, *Armide* fut comprise et appréciée, à la cinquième elle allait aux étoiles.

Ce fut ce jour-là que Louis XVI accorda à Glück le plus grand honneur qu'il pût souhaiter. Il donna l'ordre que son buste, par Houdon, fût placé dans le foyer de l'Opéra.

L'*Armide* fut reprise en 1811, puis en 1820; elle était alors chantée par Lais, Nourrit, Derivis, M^{lle} Maillart et M^{me} Branchu. Il y eut encore une reprise en 1837, je crois, et ce fut la dernière.

G. M.

NOS THÉÂTRES

Favorisés par le temps exceptionnel, les artistes, réunis en société, continuent à faire au Grand-Théâtre de plantureuses recettes avec le drame de *Marceau*.

Ces artistes ont soumis à l'estampille un certain nombre de drames, qui, paraît-il, n'ont pas trouvé grâce devant la censure. C'est regrettable, mais ce qui doit, dans une certaine mesure, diminuer les regrets, c'est que très-certainement *Marceau* fera très-bonne figure sur l'affiche jusqu'au trois juin, époque à laquelle expire la société des artistes.

A propos de la censure, beaucoup de per-

sonnes ignorent de quelle façon fonctionne cette institution, fort décriée, fort critiquée, mais en réalité très-utile.

Lorsqu'un auteur écrit, à Paris, une pièce nouvelle, il doit préalablement la soumettre à la censure. Si la pièce est acceptée en principe, les censeurs indiquent les changements qu'il faut lui apporter au point de vue des questions de moralité ou autres qu'elle peut soulever. Ce n'est point tout, les censeurs assistent aux dernières répétitions pour se rendre compte de l'effet général, et faire retrancher les passages jugés inconvenants qui ont pu leur échapper à la lecture.

On a très-souvent, et non sans quelque raison, protesté contre l'immoralité de certaines pièces. Que serait-ce donc, je vous le demande, si on laissait les auteurs se livrer à toutes les fantaisies de leur imagination? Il ressort clairement de cette observation qu'en somme les censeurs sont d'humeur assez accommodante, et qu'ils n'abusent pas trop de leurs grands ciseaux pour trancher et rogner les œuvres dramatiques.

L'institution de la censure doit donc être approuvée, car elle a été instituée dans un intérêt d'ordre et de moralité. La liberté est en soi une excellente chose, mais, même au théâtre, on ne saurait en abuser, car ses excès seraient dangereux. Je ne crois pas que, selon sa devise, le théâtre corrige les mœurs, mais je crois plutôt qu'il peut fort bien les corrompre.

La *Dame aux camélias*, par exemple, d'Alexandre Dumas fils, n'a eu d'autre conséquence que de mettre sur un piédestal la cocotte qui, dans la vie réelle, joue un rôle beaucoup moins sentimental que l'héroïne d'Alexandre Dumas, qui, entre parenthèse, fort embarrassé pour donner un dénouement logique à son intrigue, n'a pas trouvé d'autre moyen que de faire mourir d'amour et de la poitrine sa dame aux camélias. Cette plaidoirie éloquent en faveur de femmes auxquelles on devrait laisser faire dans l'oubli leur triste commerce, leur a donné un certain prestige, et plus d'un jeune homme naïf a rêvé de jouer le rôle d'Armand Duval en réhabilitant par l'amour quelque dame aux camélias.

La censure — qui a permis la représentation de la *Dame aux Camélias* — n'est pas, on le voit, trop collet monté, et ses sévérités — dont on se plaint à tort — ne sont point excessives.

J'approuve donc, avec les esprits sensés, l'institution de la censure, mais ce que je ne puis comprendre, c'est qu'une pièce reçue à Paris soit dans chaque ville soumise au visa d'un nouveau censeur. Est-ce qu'une œuvre dramatique deviendrait mauvaise en voyageant? Est-ce que le vaudeville ou le drame qu'on croit pouvoir représenter sans danger à Paris en offrirait un en province?

Incontestablement, sur ce chapitre, il y a quelque chose à faire.

J'ai dit que la société des artistes terminera ses représentations le 3 juin; le Grand-Théâtre ne restera point fermé pour cela, car à cette date une troupe de l'Odéon s'y installera pour y jouer les *Danicheff*.

* *

Les *Muscadins* continuent aux Variétés à tenir l'affiche, mais il faudra bientôt songer à remplacer ce drame. Pourquoi le nouveau directeur ne tenterait-il pas l'aventure d'une féerie? C'est là, il ne faut pas s'y tromper, le seul genre dramatique qui ait quelque chance de réussite pendant la saison d'été. On va à ce spectacle en famille, on y conduit les enfants, qu'on hésite à faire veiller pendant la rude saison d'hiver.

Sans doute, une féerie entraîne certaines dépenses; mais, c'est surtout aux théâtres qu'on peut appliquer le vieux dicton: « Qui ne hasarde rien n'a rien. » Un peu d'audace est nécessaire à un directeur.

* *

Le Gymnase n'a pas à se plaindre de la *Petite Mariée* qui, jouée tous les soirs, lui procure d'agréables recettes.

M. d'Hérou doit fort regretter de n'avoir pas pu monter plutôt cette opérette qui, représentée en plein hiver, aurait très-certainement empli la caisse.

Et, à propos d'opérette, où ce genre sera-t-il joué à Lyon l'année prochaine?

M. Maurel qui reprend, comme je l'ai dit, la direction du théâtre qu'il a fondé, se propose en effet de jouer exclusivement la comédie et le vaudeville, les exigences des éditeurs de musique et des artistes chanteurs rendant trop lourdes les charges d'un théâtre, condamné par ses petites dimensions à des recettes nécessairement limitées.

Vous verrez qu'il se rencontrera, à Lyon, quelque directeur pour organiser un théâtre d'opérettes. Le difficile est de trouver une salle.

* *

J'ai dit que M. Rancy se préoccupait beaucoup de donner de la variété à ses représentations.

Il y a quelques jours, il faisait placarder une affiche qui, pour beaucoup de gens, était une véritable énigme; elle était conçue en ces termes:

ELIXIR DE LONGUE-VIE

LE CLOWN AURIOL

Voici l'explication de cette énigme, assez incompréhensible pour les personnes qui ne s'occupent pas de théâtre:

Le clown Auriol, dont la représentation est annoncée pour samedi, a depuis longtemps dépassé les limites de la jeunesse et même de l'âge mûr. Nos pères se rappellent l'avoir applaudi il y a une quarantaine d'années.

Par quel heureux privilège, par quel *elixir de longue vie* Auriol a-t-il pu conserver, dans la vieillesse, la souplesse et la légèreté qui n'appartiennent qu'à la jeunesse?

C'est là un problème que je ne me charge pas de résoudre.

Quoi qu'il en soit, les représentations d'Auriol, à l'Alcazar, constituent, comme disent les Anglais, une *great attraction*, à laquelle, à Lyon, nul ne résistera.

X.

P. S. — Au moment de mettre sous presse notre journal, nous apprenons un triste accident.

Dans la représentation d'avant-hier, au Grand-Théâtre, M. Montbazou, qui remplit le rôle de Marceau, est tombé de cheval et s'est brisé la jambe.

On comprend l'émotion qu'a produit dans la salle cet accident. Les représentations de *Marceau*, qui obtiennent un si grand succès, ne seront pas interrompues cependant; un artiste a appris le rôle de M. Montbazou, et la pièce sera jouée sans interruption.

Ce triste accident ne peut qu'augmenter la sympathie pour ces braves artistes qui, réunis en société, travaillent — à notre grand plaisir — à améliorer leur situation si digne d'intérêt.

X.

Malgré le succès des *Muscadins*, la direction du théâtre des Variétés ne reste pas inactive et prépare pour la semaine prochaine, une reprise de *Patrie*! le beau drame historique de Victorien Sardou.

Par suite de cette reprise, les *Muscadins* ne seront plus joués que trois fois. Avis donc aux retardataires.

Nous donnons comme une gracieuse actualité la jolie et poétique légende suivante:

La légende des Cerises

« Le bon Dieu avait dit au printemps:

« — Va, mon ami, préparer la table du ver-misseau.

« Alors le cerisier poussa des milliers de feuilles vertes et fraîches.

« Et le ver-misseau, qui avait passé l'hiver à dormir dans son œuf, se réveilla; puis de sa jeune dent il va ronger sourdement la tendre feuille et dit:

« — Quel délicieuse verdure ! Comme il en coûte de s'en détacher !
 « Ensuite le bon Dieu dit de nouveau :
 « — Va mettre aussi le couvert de l'abeille.
 « Alors le cerisier poussa des milliers de fleurs blanches et fraîches. Et l'abeille dirigea son vol vers elles dès le lever du soleil.
 « — Ce sera, se dit-elle, mon café pour le déjeuner. Mais voyez donc la belle porcelaine ! comme ces tasses sont propres et luisantes !
 « Le bon Dieu dit à l'été :
 « — Va, mon ami, va mettre le couvert du moineau.
 « Alors le cerisier poussa des fruits, des milliers de fruits vermeils.
 « Et le moineau dit :
 « — A la bonne heure ! Ici on se met à table sans cérémonie. C'est la table du bon Dieu !

Nous pensons faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant les vers suivants réécrits par M^{me} Arnould-Plessy, l'éminente artiste du Théâtre-Français, à la récente soirée où a eu lieu sa représentation de retraite.

C'est un éloquent adieu au public que l'auteur, interprète de ses sentiments, a mis sur les lèvres de la belle Célimène :

La douleur de l'adieu m'est par vous embellie,
 Mais en abandonnant cette scène à jamais,
 Pourrais-je désertier, comme un toit qu'on oublie,
 Sans un mot de tendresse et de mélancolie,
 Sans filial soupir, la maison que j'aimais ?

Nous avons si longtemps fêté Molière ensemble,
 Tant de fois vos regards cléments m'ont fait oser,
 Quand j'épelaï ses vers comme un écho qui tremble,
 Je vous ai tant montré mon âme qu'il me semble
 N'avoir plus en partant de masque à déposer.

Les heures d'idéal, les seules fortunées,
 Je vous les dois : j'aurais à renaitre, aujourd'hui,
 Je choisirais encore entre les destinées
 Celle où les visions peuvent être incarnées,
 Où le cœur bat toujours avec les cœurs d'autrui.

Tout le deuil est pour moi qui m'en vais solitaire ;
 Pour vous les soirs passés auront des lendemains.
 Le temps ne force pas les chefs-d'œuvre à se taire.
 Des flambeaux du génie, humble dépositaire,
 Ma main lasse les cède à de plus jeunes mains.

Du moins, je viendrai voir, au travers de mon voile,
 Si l'ancien feu sacré luit toujours sur l'autel ;
 Et, palpitante encore aux frissons de la toile,
 Applaudir avec vous plus d'un lever d'étoile,
 Car la France est féconde et l'art est immortel !

LE VOL AU VIOLON

On nous raconte une histoire de vol assez piquante. La voici :

Un jeune homme à la tournure assez délabrée, un violon sous le bras, se présente chez un marchand de bric-à-brac et lui tient à peu près ce langage.

— Monsieur, en qualité de voisin, je viens vous prier de me prêter quelque argent, et comme nantissement, je vous laisserai ce violon, auquel je tiens énormément. C'est un héritage paternel d'abord, et ensuite ses qualités sont très-précieuses. Du reste, dans deux ou trois jours je compte rentrer dans quelques fonds ; dès-lors, mon premier soin sera de venir m'acquitter envers vous ; mais je vous recommande et vous supplie de ne pas vous défaire de mon instrument à aucun prix.

Le marchand, après avoir examiné l'objet, et sa conscience aidant, se décida à avancer au porteur dudit violon la somme de cinq francs, pensant tout bas qu'il rentrerait toujours dans ses fonds, au cas où il ne reverrait plus son prétendu voisin.

Notre jeune homme s'éloigne les yeux humides de larmes, touché de la générosité du marchand. Voilà le premier acte de cette petite comédie.

Le lendemain, un homme aux allures bourgeoises, orné d'une paire de lunettes en or, les doigts remplis de bagues ; une canne à pomme d'argent, et le reste à l'avenant, se présente chez le marchand de bric-à-brac pour faire l'achat de vieux bouquins. Tout à coup un cri s'échappe de la poitrine de ce nouveau visiteur.

— A qui ce violon ? s'écrie-t-il d'une voix brisée par l'émotion... Il me faut ce violon, il me le faut.

Le marchand raconte alors l'histoire du fameux violon.

— Mon cher Monsieur, il faut décider le propriétaire de cet instrument à s'en défaire. Offrez-lui cinq cents francs s'il le faut. Ne vous occupez pas de vous ; si vous avez quelque peine pour arriver, vous serez largement rétribué : et le monsieur s'éloigne les bras levés en murmurant : O bonheur ! un Stradivarius !

Trois jours après, notre jeune homme arrive. — Monsieur, j'ai l'honneur de venir m'acquitter envers vous, tout en vous remerciant de l'éminent service que vous m'avez rendu, en m'avancé cette petite somme qui m'était à ce moment là de première nécessité. Veuillez, je vous prie, me restituer mon violon.

Le marchand encore sous l'impression de la visite de l'homme aux bagues, et voyant là une occasion superbe d'enregistrer à son actif un bénéfice sans égal, propose au jeune homme de se défaire de son instrument, en lui offrant une somme relativement importante.

— Oh ! non, monsieur ! je tiens trop à cet instrument. Du reste, vous en connaissez les motifs.

— Voyons ! si je vous offre 200 fr.
 — Impossible, rendez-moi mon violon.
 — Trois cents francs.
 — Vous voulez me mettre à l'épreuve.
 — Du tout, si vous acceptez, je suis prêt à vous compter cent écus.

— Eh bien ! monsieur, puisqu'il le faut, j'accepte, tout en vous jurant que la misère seule me force d'accomplir cet acte intéressé. Pardonnez-moi, mon père !

Et notre Paganini s'éloigne du marchand en cherchant à essuyer deux larmes absentes.

Quant au bourgeois offrant cinq cents francs du Stradivarius, le marchand l'attend encore.

MENSONGE INUTILE

Un Nemrod campagnard, le jour de l'ouverture de la chasse, tue un lapin qu'il va offrir incontinent à son curé.

Celui-ci reçoit le cadeau avec plaisir, et voulant faire politesse à son paroissien, il lui fit servir une volaille d'une notable dimension.

Le paysan s'attable et commence à jouer du couteau, de la fourchette et des dents.

Au bout d'un instant, la moitié de la victuaille a disparu sous ses mâchoires.

Le curé juge qu'il est temps d'intervenir.

— Mon ami, dit-il à son hôte, j'ai oublié de vous prévenir que si vous mangez trop de ce plat, vous perdrez instantanément l'usage de la parole.

Le paysan s'arrête.

Puis faisant lestement disparaître la seconde moitié de la volaille dans le fond de son carnier :

— Oh ! monsieur le curé, ça tombe joliment bien ! Quel service vous me rendez ! J'ai justement ma femme qui ne peut pas se taire — et je vais lui faire avaler de suite le reste de votre oiseau.

Comme chez Nicotlet, de plus fort en plus fort. — Je le disais dans mon dernier numéro : il est bien difficile de varier le programme d'un cirque. — Cela cependant devient facile quand le directeur veut délier les cordons de sa bourse, et la preuve, c'est que M. Rancy vient d'engager des *Etoiles*.

1^o Les trois sœurs Foucart, surnommées les Reines des Cirques ;

2^o Le Brésilien Antonio, et...

3^o Vous ne pourriez le croire, eh bien ! croyez-le — oui, le clown, le vieux clown Auriol. Son étoile (à Auriol) ne doit pas être jeune. On se demande : que peut faire un bonhomme qui frise le siècle ? — Peut-il faire rire encore ? Eh bien ! oui : c'est l'Auriol toujours jovial, gai, amusant, qui débute dans l'Incrovable, sa scène favorite à cheval, et dans son intermède des chaises.

A Samedi soir !

L'ESPRIT DES AUTRES

Me trouvant en visite chez un ami, je vis sur l'étagère de la salle à manger une corbeille de magnifiques champignons dits comestibles.

Mon horreur pour ces dangereux cryptogames-éponges n'a d'égal que mon adoration pour le succulent produit du Périgord.

— Comment, dis-je à mon ami, tu manges de cela malgré les accidents...

— Oh ! chez moi on peut en manger en toute sécurité.

— Tu as un moyen de distinguer ceux qui sont vénéneux ? tu les essayes peut-être sur un animal ?

— A peu près : c'est ma belle-mère qui fait la cuisine et elle goûte toutes les sauces ?

Féroce, n'est-ce pas ?

Dans un salon du demi-monde, un gommeux faisait le récit d'une bonne fortune :

— Il y avait à peine deux minutes que j'étais en tête-à-tête avec une femme adorable, quand nous entendons des pas. C'était le mari. Vite, elle m'a poussé dans une armoire qu'elle a refermée. J'ai dû attendre là trois grandes heures au moins le départ de son Othello.

— Est-ce qu'il y a longtemps de cela ? interrompit une petite grue.

— C'était au mois de juillet dernier.

— En pleine canicule ! pauvre ami, tu devais avoir bien chaud !

— Pas du tout, j'étais dans une armoire à glace.

Le Président. — Vous êtes accusé d'avoir assommé votre belle-mère.

L'accusé. — Belle-mère, non, elle était très-laide.

Le président. — Je le vois bien, mais vous êtes accusé de l'avoir assommé à coups de chaise, vous lui en avez même cassé une sur le dos.

L'accusé. — Oh ! si on peut dire ça !... c'était une petite conversation... à bâtons rompus.

Du même tonneau.

Accusé, pourquoi avez-vous battu le concierge de la maison ?

— Dam ! mon président, j'avais lu, au-dessus de sa porte : *Défense d'entrer sans frapper*.

— Eh bien, ma pauvre madame Tromblon, votre gendre est donc bien malade ?

— Oh ! il est perdu, madame Pompiér, tout à fait perdu ! Ce qui m'ennuie, c'est qu'il paraît que ça peut encore durer longtemps.

Prunes purgatives merveilleuses (voir 4^{me} page).

PALAIS DE L'ALCAZAR

GRAND CIRQUE RANCY

Tous les soirs, à 8 heures

REPRÉSENTATIONS VARIÉES

Tous les Dimanches, à 3 h. de l'après-midi

REPRÉSENTATION ENFANTINE

Chaque carte prise au bureau donnera droit à l'entrée gratuite d'un enfant âgé de moins de 7 ans.

36, rue et place de Lyon, 38

AUX

DEUX PASSAGES

VASTES MAGASINS

DE

NOUVEAUTÉS

Les plus grands soins sont constamment apportés par les Directeurs de cette Maison pour que l'Acheteur y trouve toujours **Grand Choix, Bonne Qualité et Bon Marché**. Toutes les Marchandises, sans exception, depuis les Etoffes les plus modestes jusqu'aux plus riches Nouveautés de la Saison, sont marquées en chiffres connus pour être vendues à **Véritable Prix Fixe** et avec la plus sincère loyauté.

Le Propriétaire-Gérant : V. FOURNIER.

Le N° 10 c. — En vente dans tous les Kiosques, chez tous les Libraires et Marchands de Journaux — Le N° 10 c.

L'INDÉPENDANT

DU RHONE

GRAND JOURNAL POLITIQUE

Paraissant le Mardi, Jeudi et Samedi à 2 heures, publiant le cours de la Bourse du jour

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, 14

Aujourd'hui l'Indépendant commence la publication d'un nouveau roman

L'ÉCLUSE DES CADAVRES

Par MIE D'AGHONNE

ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
LYON	15 fr.	7 fr. 50	4 fr.
RHONE et LIMITROPHES.	17 »	9 »	5 »
AUTRES DÉPARTEMENTS	20 »	10 »	6 »

ANNONCES

	LA LIGNE
ANNONCES ANGLAISES	15 c.
RÉCLAMES	30 »
FAITS	50 »
A Paris, HAVAS, LAFFITE et C ^{ie} , 8, place de la Bourse.	
A Genève, HAASENSTEIN et VOGLER, quai de l'Île.	

Vente en gros à la Librairie des MESSAGERIES DE LA PRESSE, 12, rue Confort

EAU DE LA BAUCHE

La seule qui ait obtenu le diplôme de mérite à l'Exposition de Vienne (Autriche) et Lyon 1873. — Médaille d'or à l'Académie de Paris, Médaille d'argent à l'Exposition de Marseille en 1871. — Eau la plus riche de l'Europe en protoxyde de fer 0,1730 par litre, très-apéritive et très-reconstituante; Eau de table par excellence. ENTREPÔT de l'Administration : place St-Nizier, M. BUNOZ, pharm. et chez tous les dépositaires d'eaux minérales et pharmaciens.

BANQUE DE PRÊTS

100, rue de l'Hôtel-de-Ville, 100
La Banque bonifie sur les sommes qui sont déposées les intérêts suivants :
4 % à vue.
5 % à six mois.
6 % à un an.

LE MONITEUR

DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :
Bulletin politique. Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Reventes des chem. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Listes des tirages. Vérifications des N° sortis.
Correspondance des abonnés. Renseignements
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in 8°
PARIS, 7, rue Lafayette, PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

MALADIES DE LA PEAU

Pommade dermatophile du D^r MICHON, O^{re}, médecin spécialiste, contre les rougeurs, feux, boutons de visage, dartres, etc.; toutes les maladies de la peau en général. — Prix, 3 fr. le Pot. — Dépôts à Lyon, aux pharmacies ABONNEL, cours Morand; SEYVET, place Croix-Rousse; FAIVRE, place des Terreaux, et chez CAZENEUVE et LESTRA, droguistes. A Tarare, pharmacie MANDET.

BANQUE GÉNÉRALE DE CRÉDIT

CAPITAL : CINQ MILLIONS
Siège social : 7, rue Lafayette, 7, Paris
Succursale de Lyon, 48, rue Dubois
ACHAT ET VENTE DE VALEURS AU COMPTANT, sans autre courtage que celui de l'Agent de change.
RENSEIGNEMENTS gratuits. — PAYEMENT DE COUPONS, moyennant une commission de 25 centimes pour 100 francs.
ABONNEMENT au Moniteur de la Banque et de la Bourse, journal financier paraissant tous les dimanches, 52 numéros par an, prix 4 francs. Tout abonné d'un an reçoit en prime gratuite, le MANUEL DES CAPITALISTES, fort volume in-8° de 400 pages.

DOCTOR IN ABSENTIA

Les personnes désireuses d'obtenir sans déplacement le titre et le diplôme de docteur ou de bachelier, soit en médecine, en sciences, en lettres, en théologie, en philosophie, en droit, ou en musique, peuvent s'adresser à MÉDICUS, rue du Roi, 46, à Jersey (Angleterre), qui donnera gratuitement les informations nécessaires.

DENTISTES AMÉRICAINS

32, rue de Lyon, 32

PRUNES PURGATIVES

qui en sont très-friands. Deux belles Prunes mangées crues purgent abondamment les adultes; une seule pour les enfants. — Boîtes élégantes dans toutes pharmacies de Paris, province et l'étranger. — Boîte, 3 fr. 50; grande boîte, 5 fr., avec instruction. — Dépôt principal : cours Morand, 19, chez M. PONCET, pharmacien.

VENTE D'AGEN de SENTINI.

pharmacien lauréat. — Purgatif. — Rafraichissant sûr, rapide, inoffensif, agréable et commode pour les personnes difficiles et délicates, et pour enfants

GOUTTES JURASSIQUES

de C. LEVIER, Médecin-Dentiste

Guérissant radicalement les plus violents MAUX DE DENTS. — Se solidifiant instantanément dans la carie, ce mastic dentaire devient préférable à toutes espèces de plombage et permet à chacun d'être son propre dentiste. — Emploi facile et agréable.

Flacon, étui et Instructions : 2 francs.

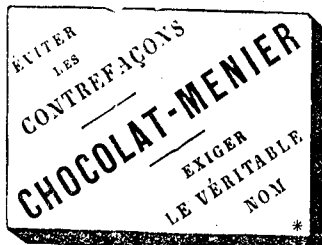
Entrepôt général à Lyon, 14, rue Confort, à l'entresol. — Dépôt : Pharmacie Centrale, rue Ste-Marie-des-Terreux

AVIS aux personnes qui craignent les coliques, le mauvais goût et l'irritation. LE THÉ DES ALPES

De RECH, Pharmacien à Marseille.

D'un goût très-agréable, est le purgatif le plus commode et le plus économique. Il est, suivant la dose, digestif, rafraichissant ou purgatif.

Employé avec succès dans tous les cas où les purgatifs sont indiqués, surtout contre les Irritations — Constipations — Migraine — Vertiges — Catarrhes — Rhumatismes, etc. n'exige aucune préparation et n'occasionne aucun dérangement. 1 fr. 25 la boîte avec la brochure. — Dépôts à Lyon : pharmacies FAIVRE, POIZAT et BALLANDRIN.



MM. Guillermond, Jobert et Vial, à Lyon; Descroix, à Villefranche; Prothières à Tarare.

Le prop^r Gerant
V. Chanoine